

après l'autre, à l'exception de trois qu'il fit sauter hors des cercles, et, aidé de Baptiste, qui, pour un moment, déposa son pistolet sur la table, il enleva le chevalier de son grabat et le plaça dans le tonneau, couché sur le dos et étendu tout de son long ; puis, sur un nouveau signe du laquais, il rajusta soigneusement les douves, et le chevalier se trouva enseveli vivant dans cet étrange cercueil, n'ayant plus avec le monde d'autre communication que le trou de la bonde, trou que Baptiste jugea inutile de boucher.

— Il faut, dit-il, que M. le chevalier puisse avoir de l'air et respirer tout à son aise, car il va faire un long voyage.

Puis il poussa du pied le tonneau dans un coin et se tourna vers le pêcheur :

— Tu peux border tes avirons, lui dit-il, nous allons partir. J'ai aperçu tantôt le Léopold du longre ; il court des bordées à une lieue à peine.

— La mer est mauvaise, répondit Kervan, nous ferions mieux d'attendre encore.

— Non pas, répondit impérieusement Baptiste en ressaisissant son pistolet, je suis pressé.

— Je suis à vos ordres, murmura Kervan.

Le laquais prit alors sous la table une petite valise qu'il ouvrit, et il en retira un vêtement complet qui n'était autre que la petite tenue d'un officier de la marine du roi ; cet uniforme appartenait au chevalier, qui servait naguère en qualité d'enseigne sur une frégate de Sa Majesté.

Le chevalier venait de Toulon, en droite ligne ; il était porteur d'un message important des royalistes du Midi à l'armée de Condé. Désespérant de pouvoir passer la frontière allemande et gagner Coblenz par le Nord, le chevalier avait préféré traverser la Bretagne, où les émigrés étaient protégés partout, et s'embarquer pour l'Angleterre, d'où il lui devait être facile de gagner les Pays-Bas et la Prusse.

Baptiste dépouilla lestement ses habits de laquais, et, devant le pêcheur interdit, endossa pièce à pièce sa petite tenue de marin ; puis il prit l'épée que le chevalier avait retirée de son ceinturon et placée dans un coin, et se la passa glorieusement en verrouil ; enfin il se coiffa du tricorne de son maître et regardant le pêcheur stupéfait :

— Comment me trouves-tu, drôle ? lui demanda-t-il ; penses-tu que je ne ferai pas un gentilhomme accompli ?

Le pêcheur ne répondit pas. Peut-être éprouvait-il honte et remords de sa complicité dans ce crime sans précédent.

— Allons, continua le laquais lorsqu'il eut achevé sa métamorphose, en route, mon maître ! et prends ce tonneau. M. le chevalier fera avec nous une partie du voyage.

Kervan obéit ; le terrible pistolet lui semblait la plus significative des logiques.

Baptiste s'arma d'une torche de résine et éclaira le pêcheur, qui déposa à l'avant de la barque ce bizarre cercueil où le vrai chevalier était enfermé tout vivant ; puis il s'installa lui-même à côté et dit à Kervan :

— Pousse au large !

Le père Kervan s'assit sur son banc, après avoir ouvert la chaîne qui retenait le canot à un anneau de fer enfoncé dans le roc, et, d'un coup d'aviron, il se trouva à dix brasses de la plage.

La mer était mauvaise, ainsi qu'il l'avait dit ; le vent s'élevait, les vagues se dressaient écumantes et blanchâtres, et la frêle embarcation qui portait les trois hommes se trouvait tantôt suspendue à leur sommet, tantôt plongée en d'incommensurables abîmes. Kervan nageait avec vigueur, la sueur ruisselait sur son front ; de temps à autre il tournait la tête et cherchait à s'orienter sur le fanal de poupe du longre ; mais il apercevait le laquais devenu gentilhomme qui se tenait debout à l'avant, le pied dédaigneusement posé sur le tonneau qui enfermait son maître, et la vue de ce misérable le glaçait d'horreur à ce point qu'il oubliait le longre et le fanal, et se courbait de nouveau sur les avirons.

— Maître, lui dit tout à coup Baptiste, tu es las, passe-moi tes rames, je vais nager à mon tour, et ne crains rien, j'ai été

matelot sur la *Capricieuse*, une belle frégate du roi que commandait en second M. le chevalier. Demeure à ton banc, il y a ici près d'autres chevilles de fer.

Le père Kervan, pour ne point se retourner, éleva ses avirons au-dessus de sa tête et les tendit en arrière à Baptiste, qui s'en empara.

Mais tout aussitôt le pêcheur poussa un cri étouffé et roula au fond de la barque ; d'un coup d'aviron sur le haut de la tête, Baptiste l'avait assommé.

Alors, sans perdre de temps, le laquais saisit à bras-le-corps le pêcheur évanoui, et le lança à la mer, où il disparut sous une vague.

— Voilà, dit-il, un gaillard qui ne livrera point mon secret, j'imagine. A nous deux, maintenant, monsieur le chevalier.

Et Baptiste se pencha sur le tonneau, et plaça ses lèvres à la hauteur du trou par où le chevalier pouvait respirer.

— Mon doux seigneur, lui dit-il avec un accent de féroce raillerie, vous aviez la main lestée autrefois, et vous m'avez bâtonné en mainte occurrence. Je crois même que vous y preniez un certain plaisir, parce que j'avais l'insolence de vous ressembler, moi, votre laquais ! Eh bien, voyez cependant combien cette ressemblance va me servir ; il y a dix ans que vous n'avez mis les pieds en Morvan, nous arrivons des Indes tous deux, nul ne vous a vu en France, nul ne pourra juger, à l'étranger, que je ne suis pas le chevalier de Lancy ; comprenez-vous ?

Je vais rejoindre les émigrés... Oh ! soyez tranquille, mon doux seigneur, j'ai de l'usage et une certaine bravoure, je porterai bien votre nom ; je me battrai en gentilhomme. Et lorsque la bourrasse aura passé, quand nous reviendrons en France, nous tous les fidèles du roi, votre vieux père le marquis et votre frère le comte me recevront à bras ouverts dans leur manoir morvandiau de la Fauconnière.

Je deviendrai le héfés de votre famille, monseigneur ; je partagerai votre haine héréditaire pour les barons de Vieux-Loup, vos voisins, et pas plus que vous ne leur en souffrirez, je ne les laisserai point chasser sur mes terres.

Adieu donc, chevalier, mon doux maître, il faut nous quitter, c'est indispensable, car il ne peut y avoir maintenant deux chevaliers de Lancy. Mais avouez que votre laquais Baptiste est un garçon qui ne manque nullement de procédés délicats ; je vous ai réservé, à vous, enseigne de corvette, des funérailles de marin.

Un éclat de rire acheva la phrase du scélérat, puis il lança le tonneau par-dessus le bordage, et le vrai chevalier de Lancy s'en alla sur le dos des lames rejoindre le cadavre de Kervan le pêcheur...

II

On était au mois de juillet 1815. C'était le matin vers neuf heures, sur le boulevard de Gand, au Café de Paris. Les alliés encombraient encore les rues de la capitale, et les uniformes les plus bizarres, les plus variés, depuis le bonnet fourré des Cosaques jusqu'à la pelisse du hussard hongrois, se croisaient dans tous les sens.

Le Café de Paris, qui, dès cette époque, jouissait de la vogue qu'il possède aujourd'hui encore, était le rendez-vous de deux camps bien opposés qui recherchaient toutes les occasions possibles de se trouver mutuellement en présence.

Le premier se composait de quelques officiers de l'empire, mis en demi-solde par le nouveau régime, glorieux parias qui pleuraient leur général et protestaient à coups d'épée, chaque matin, dans les allées du bois de Boulogne, contre l'événement de notre territoire. Le second se recrutait de quelques majors prussiens et autrichiens, et d'un petit nombre de gentilhommes récemment rentrés en France, qui s'indignaient de l'épithète ridicule de voltigeurs de Louis XV.

Chaque jour, d'une table à l'autre, dans un corridor, sur les marches du perron, un regard, un défi, étaient échangés, et on allait se battre. La police avait fini par ne plus s'en mêler, tant le fait se renouvelait fréquemment.